# (very) Short Stories

## Session # 16 - Béatification

Il faut bien le dire, cette fois-ci, les choses avaient été faites en grand. Il faut dire que l'occasion était particulièrement solennelle. Des travaux titanesques de rénovation de la place Saint-Pierre avaient eu lieu, pour permettre à la foule d'envahir à nouveau le parvis, et les dizaines d'autels et de chapelles qui avaient été construits au fil des années avaient été patiemment démontés pour être reconstruits à l'identique le long de l'allée des 100 milliards de saints. A la place de chacun d'entre eux, un clou d'or étoilé avait été planté dans les dalles de basalte, et vue de haut, la place ressemblait désormais à un ciel étoilé. Bien entendu, des dispositifs d'information des pèlerins avaient été mis en place, et il était impossible de faire un pas avec son fidéomètre sans qu'il n'affiche de nouvelles intentions de prière, des images pieuses ou la direction de la chapelle à l'endroit de laquelle on se trouvait. Bien entendu, le jour venu, le dispositif de diffusion U&O masquerait tous ces messages de moindre puissance, et chacun pourrait suivre les moindres détails de la cérémonie sans parasite. Il était tout

simplement impensable que la Chrétienté mondiale rate la première béatification pontificale depuis plus de 50 ans.

Ce n'était pas qu'on ne béatifiait plus, bien au contraire. Les procédures avaient été peu à peu assouplies, et le nombre de néo-bienheureux avait fini par être tellement important que la responsabilité de la déclaration avait été peu à peu déléguée aux évêques, puis aux prêtres à partir du Concile Œcuménique de Saint-Nom, en 2076. Certains Vieux-Croyants de mauvaise foi avaient même tendance à dire qu'il suffisait à présent de mourir pour être saint. La suppression successive du délai de 5 ans après la mort, de la condition de miracle et de la déclaration d'héroïcité des vertus avait tendance à leur donner raison, et l'on trouvait désormais un peu partout des documents préremplis de demande de béatification, qui devaient être cependant remplis et signés par deux personnes : le *Defensor Virtus* et l'*Advocatus Diaboli*. Peu à peu, la cérémonie avait d'ailleurs été intégrée au rituel des obsèques, ce qui accélérait encore un peu le processus.

En parallèle, il y avait eu de grandes querelles théologiques au sujet des indulgences. Puisqu'il était reconnu depuis le XX° siècle que l'on ne pouvait gagner une indulgence pour soi-même, mais qu'elle allait nécessairement à une âme ayant besoin de la miséricorde divine, chaque indulgence gagnée permettait donc à quelqu'un d'entrer au paradis. Ensuite, des études mathématiques avaient prouvé que chaque être humain ayant foulé le sol de la Terre avait pu bénéficier d'une

indulgence, et était donc au Paradis. Bien évidemment, la question de l'enfer avait été évoquée, provoquant des passes d'armes entre théologiens. Il n'était bien entendu pas question de remettre en cause l'existence même de l'enfer, ni du diable, mais de savoir si des hommes y étaient. Et la conclusion de cette dispute, consacrée dans l'encyclique *Omnes Salva Sunt*, était qu'aucun homme, aussi mauvais qu'il fût, ne pouvait être si mauvais que mis en face de la grandeur divine, il la rejette entièrement et totalement. Aussi l'enfer était-il vide, la punition d'être privé de la vue de Dieu pendant un temps étant suffisamment importante pour que personne ne se condamne pour l'éternité. Au final, plus rien ne s'opposait à ce que tout un chacun goûte aux joies du bonheur éternel, et les béatifications massives ne faisaient que réaffirmer cet état de fait.

Dans ce contexte, l'annonce par le Vatican d'une béatification solennelle en avait surpris plus d'un, d'autant plus que l'identité de l'élu était encore un mystère. Le communiqué de la secrétairie d'Etat indiquait juste qu'il s'agissait d'une figure importante de l'histoire du Salut, et qu'elle tenait beaucoup à cœur à Sa Sainteté, le pape Ringo-George III. Ringo-George, anciennement monseigneur von Schrapwitz, avait notamment œuvré pour la canonisation de Judas du temps de son archépiscopat, avec cette phrase magnifique : « S'il fallait que Notre-Seigneur fût livré pour notre salut, n'est-ce pas la volonté de Dieu qui mena celui qui le livra ? ». Les pronostics allaient donc bon train sur le mystérieux béatifié. On évoquait le Dalai-Lama, qui venait de mourir, un geste fort vis-à-vis de

la communauté boudhico-chrétienne, ou Abraham, dont la situation était sujette à controverse : si des relations à Saint-Abaraham avaient été retrouvées jusque dans des manuscrits médiévaux, et que tous s'accordaient à dire qu'Abraham était bien évidemment au Paradis, cette situation n'avait jamais été officialisée. Par ailleurs, ce geste aurait été une main tendue vers les juifs, seule religion à n'avoir pas rejoint le sein de l'Eglise Catholique et Œcuménique.

Le jour dit, il était illusoire de vouloir approcher à moins d'un kilomètre de la place, tellement la foule était dense. Une partie de l'esplanade avait été réservée aux ecclésiastiques, si nombreux que la Basilique elle-même avait due être transformée en vaste sacristie, ainsi qu'à deux régiments de légionnaires pontificaux. Cette unité avait été créée en remplacement des Gardes Suisses en 2059, lorsque la Confédération Helvétique avait été démantelée par décret des Nations Unies à la suite du scandale financier appelé l'UBerScandale dans les livres d'Histoire, et placée sous le patronage de Saint-Sébastien et de Saint Martin (deux saints légionnaires). Elle accueillait tout homme ou femme qui le désirait, pour peu qu'il signe un contrat d'engagement de dix ans (renouvelable une fois), et garantissait la nationalité vaticane à ceux qui remplissaient cet engagement. Loin d'être uniquement un corps d'apparat, la Légion Pontificale participait à de nombreuses missions de maintien de la paix, en particulier à Jérusalem, où, malgré l'instauration depuis plusieurs siècles d'une zone extraterritoriale démilitarisée, les

tensions restaient vives entre les islamo-chrétiens et les juifs, ou dans les montagnes du Tibukistan, où des groupes sectaires tentaient d'imposer une « loi religieuse » au préceptes totalement dépassés, comme l'interdiction de l'alcool, de certaines viandes ou encore la monogamie hétérosexuelle… Deux régiments paradaient donc, leurs cuirasses et leur hallebardes brillant au soleil, manoeuvrant derrière leurs emblèmes, une colombe aux ailes déployées, symbole du Saint Esprit tenant entre ses pattes deux flèches – pour rappeler le martyre de Saint Sébastien – et un carré de drap rouge – pour rappeler Saint Martin, pendant qu'un troisième, en tenue d'intervention, était mobilisé pour la sécurité de l'événement. Il eut été mal vu que quelqu'un se fit sauter en criant « Unpapa Unemaman » comme cela avait été le cas quelques années auparavant dans la basilique Sainte-Judith-Butler de Baltimore.

Une telle préoccupation n'était l'apanage que de quelques responsables de la sécurité. La foule, elle, admirait les évolutions des hommes de troupes sur le dispositif U&O – Urbi & Orbi Media, une société dédiée à la diffusion de programmes édifiants et à la communication du Vatican, après avoir absorbé, outre l'historique Radio Vatican, dont le nom avait été conservé pour une chaine d'information en continu, plusieurs groupes de médias tels Endemol, Mondiadori ou encore Netflix. Associant les technologies les plus pointues en matière de micro-caméras, une couverture sans égale de la place ainsi qu'une parfaite connaissance de la

cérémonie – le fait d'être l'organe officiel leur donnant l'opportunité d'assister à toutes les réunions de préparation ainsi qu'aux répétitions, qui avaient lieu dans un des camps d'entrainement de la Légion Pontificale où avait été construite une réplique de la place, à la fois pour ces répétitions et pour de véritables entrainements – la chaine était en mesure de proposer aux fidèles un spectacle grandiose, en leur donnant à la fois une vue d'ensemble et en les plongeant au cœur du dispositif.

Mais tout ceci n'était qu'un hors d'œuvre, en attendant la procession des cardinaux – et des cardinales, puisque la fonction avait été ré-ouverte aux femmes. Si la prêtrise et l'épiscopat étaient restés réservés aux hommes – ce qui n'avait pas été sans poser quelques problèmes lors des rapprochements avec les anglicans et certaines églises réformées, le diaconat, en tant qu'apostolat du service, ainsi que le cardinalat avaient été étendus aux femmes, en absorbant une grande partie des attributions temporelles des paroisses et des diocèses. Ainsi existait-il un double découpage du monde, avec d'une part les paroisses et les diocèses, destinés à la prière et à la distribution des sacrements, et d'autre part les diaconies et les régions cardinalices, qui coordonnaient une grande partie de l'administration ecclésiale (gestion des registres, entretien des lieux de cultes, émoluments du clergé) et de ce qu'il était coutume d'appeler les « bonnes œuvres », action sociale et hôpitaux. Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des diacres ou des diaconesses être élévés au cardinalat sous la pression

populaire, en raison de leur compétence et de leur efficacité, suivant la parole des Ecritures : « Tu m'as été fidèle dans les petites choses, je t'en confierai de grandes ». Aussi la procession des cardinaux avait-elle perdu l'image d'une suite de princes de l'église représentant un système pyramidal et autoalimenté pour devenir vraiment le symbole de la marche du peuple de Dieu, en la personne de ses serviteurs, et chaque fidèle se réjouissait-il de voir passer « son » cardinal. Vêtus de la chlamyde et du pallium – que certains n'avaient pas porté depuis leur incardination – ils avançaient deux par deux, dans l'ordre alphabétique de leur région, et l'on pouvait voir ouvrir la marche l'immense cardinal Sissoko, de la région d'Abidjan, aux côtés de la minuscule cardinale Sawansea, d'Adelaide. Tout au long de la procession, on pouvait trouver de tels contrastes, tel celui entre le bien en chair cardinal Caslevitro de Montevideo et le très fluet cardinal Bricault de Montpellier, ou la benjamine du collège, la cardinale Riley, de Glasgow, tout juste élevée à cette fonction et qui n'avait pas encore trente ans, aux côtés du doyen, le cardinal Matthews, émérite de la région de Glastonbury, qui venait de fêter son cent-septième anniversaire. Le cardinal Cheng, de Zanzibar, fermait le cortège, qui, après avoir traversé la place, s'installait peu à peu dans les stalles installées sur la place.

Après les cardinaux s'avançaient les enfants de chœur. Leur tenue avait également fait l'objet de nombreux paris, sa Sainteté étant réputée pour son goût pour les tenues traditionnelles autant que pour son modernisme liturgique. Allait-on avoir droit aux chapes de rigueur depuis le concile

oeucuménique de Kiev (qui avait scellé la réconciliation des églises d'Orient et d'Occident), aux aubes en tergal utilisées pendant la fin du vingtième siècle et désormais rarissimes, à cause de la dégradation rapide du matériau, ou à des tenues plus anciennes ? Ce furent les partisans de cette dernière option qui avaient raison, et, suivant un thuriféraire dont le lourd encensoir crachait d'imposantes volutes de fumée, une trentaine de céroféraires et autres acolytes se présentait, tous vêtus de la soutane et soutanelle tel qu'on ne l'avait pas vu depuis plus d'un siècle. Les commentateurs étaient bien en peine de trouver une explication symbolique aux couleurs noires, rouges, violettes, vertes ou bleues des habits, qui ne correspondaient ni aux temps liturgiques – l'absence de blanc pouvait être attribuée au fait qu'il y avait une soutanelle, mais le bleu n'avait jamais fait partie des couleurs liturgiques – ni à un autre symbolisme universel – depuis l'avènement de l'ère olympique, il était acquis que les couleurs du monde étaient le rouge, le vert, le noir, le bleu et le jaune, ce dernier manquant, et sûrement pas le violet. L'explication, qui arriva quelques minutes après via le service de communication interne de sa Sainteté, tenait à ce que, dans le Rite Très Ancien, chaque paroisse, en fonction de sa dédicace, pouvait choisir la couleur des soutanes des enfants de chœur. Ainsi, si le noir avait été largement répandu, les paroisses dont le saint patron était un martyr choisissaient parfois le rouge, celles dédiées à la sainte vierge le bleu, des cathédrales pouvaient opter pour le violet, et certains ordres religieux avaient choisi le vert. Chaque acolyte portait donc la couleur de sa paroisse d'origine.

A leur suite, se déploya la file des ecclésiastiques, conduits par le camerlingue. On admira l'évangéliaire porté par le diacre, une merveille de l'artisanat byzantin du Moyen-Âge, dont les décorations à la feuille d'or brillaient de mille feux autour d'un saphir d'une taille et d'une eau inégalées. On s'étonna de l'absence de reliquaire, qui discréditait les hypothèses de béatification de personnages récents. On rappela que si aucun évêque n'était présent dans la procession, c'est que le Vatican avait demandé à ce que chaque diocèse célèbre cette béatification en communion avec la place Saint-Pierre, aussi U&O diffusait-il, en plans de coupe, des différentes assemblées diocésaines des quatre coins du globe.

Enfin la papamobile parut et toute la foule se retourna pour tenter d'apercevoir Sa Sainteté. La teinte de ses ornements, dorée, en intrigua plus d'un. Cette couleur n'était pas à proprement parler une couleur liturgique, puisqu'elle n'était utilisée dans l'ancien temps par les ecclésiastiques en voyage n'ayant pas la possibilité d'emporter avec eux un jeu d'ornements de chaque couleur liturgique. Problème rendu désuet par la démocratisation des tissus polychromatiques, qui permettaient aux étoles et chasubles d'afficher chacune des couleurs liturgiques – certains fabricants proposaient même des motifs différents pour chaque jour de chaque année, en relation avec les textes du lectionnaire. Décidément, le pape George-Ringo prenait un malin plaisir à faire durer le suspense…

Après avoir fait un long tour et non moins longuement salué la foule, le pape monta à l'autel, se signa, et après l'adresse inaugurale, commença l'éloge funèbre :

Mes bien chers frères et sœurs,

Aujourd'hui, la Joie est dans nos cœurs. Et, comme l'écrivait l'apôtre Paul, « cette joie, personne ne pourra nous l'ôter ». En effet, mes bien chers frères et sœurs, Dieu lui-même est descendu parmi nous, nous gratifiant d'un don plus grand que ce que nous aurions pu ne serait-ce qu'entrevoir. Dieu est devenu semblable aux hommes pour que nous devenions semblables à lui. Et je ne peux m'empêcher de repenser aux mots de cette antique antienne de Pâques : « O Felix Culpa ». Oui, Bienheureuse faute qui nous gratifia d'une telle Joie.

George-Ringo fit une pause, et un porte-insigne vint lui amener sa crosse, insigne de son pontificat et symbole de son infaillibilité en cet instant. Puis il reprit, en latin :

*Ad honorem Sanctæ et Individuæ Trinitatis, ad exaltationem fidei catholicæ et vitæ christianæ incrementum, auctoritate Domini nostri Iesu Christi, beatorum Apostolorum Petri et Pauli ac Nostra, matura deliberatione præhabita et divina ope sæpius implorata, ac de plurimorum Fratrum Nostrorum consilio, Sanctos esse decernimus et definimus, ac Sanctorum Catalogo adscribimus, statuentes eos in universa Ecclesia inter Sanctos pia devotione recoli debere beatus Satanis.*

***

- Tabernacle de sacristie ! Mais qu'est-ce que je fous ici ? C'est encore un de tes sales coups fourrés ! Tu ne m'auras pas, et tu ne me voleras pas mon grand combat eschatologique !

Il est assez compliqué de s'imaginer la crise de colère d'un pur esprit, aussi vous pouvez vous imaginer un diable anthropomorphique, avec cornes et sabot fourchu si vous le voulez, tempêter et taper du pied. Et oui, quand le diable jure, il utilise des termes religieux.

- Si tu crois que ça me fait plaisir de revoir ta sale gueule, tu te trompes, lui répondit un autre pur esprit, que vous pouvez imaginer portant l'armure et l'épée de flamme de rigueur. Je me serais moi aussi fait une joie de t'affronter une dernière fois, et de t'annihiler une fois pour toutes, mais si j'ai bien suivi, il s'est passé quelque chose en bas. Maintenant, ta place à toi aussi est ici. Game over. IL a gagné.

*« Ce que tu lieras sur la Terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la Terre sera délié dans les cieux »*

- Je ne suis pas d'accord, ce n'était pas dans les règles ! Ca sert à quoi que je prépare le terrain pendant des siècles, que je noyaute les organisations, que j'amasse des troupes en

prévision de l'affrontement final s'il vient tout mettre par terre avec un tour de passe-passe ?

- Et il ne t'est pas venu à l'idée que toutes tes manœuvres, c'était ça, le grand combat eschatologique ? Que Meggiddo, c'est la Terre toute entière, et que toutes tes manœuvres déceptives se sont au final retournées contre toi ? Non, bien sûr, parce que même moi, je ne l'avais pas vu venir, alors que je ne suis pas aveuglé comme toi par ma haine envers LUI. Je t'imaginais bien, ricanant dans ton coin à chaque assassin, pédophile, meurtrier de masse qui arrivait ici, sans même passer par la case purgatoire. Je le sentais, le Prince de ce monde, tordu de rire dans sa vallée de soufre à l'idée que tout ce que SON Fils avait accompli sur Terre avait été perverti dans une espèce de syncrétisme ridicule. Et je t'avoue que je n'en trouve le renversement final que plus drôle.

Un ange passa. Le visage de Satan se détendit et l'on vit transparaitre, fugitivement, l'immense beauté de ce qu'avait été Lucifer avant la chute.

- Et maintenant ? Il se passe quoi ?
- Ici ? Rien ne change. Tu verras, enfin tu re-verras à quel point c'est bon de LE servir.
- Et en dessous ? La paix perpétuelle et l'amour entre les hommes ?
- Ca, Dieu seul le sait…